

## L'aphorisme dans "Les Faux-Monnayeurs"

Stéphanie Bertrand

► **To cite this version:**

Stéphanie Bertrand. L'aphorisme dans "Les Faux-Monnayeurs". Franck Lestringant. Lectures des "Faux-Monnayeurs", Presses Universitaires de Rennes, pp.119-128, 2012, 978-2-7535-2064-6. <<http://www.pur-editions.fr/detail.php?idOuv=3048>>. <hal-01356936>

**HAL Id: hal-01356936**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01356936>**

Submitted on 27 Aug 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« L'aphorisme dans *Les Faux-Monnayeurs* », dans Franck Lestringant (éd.), *Lectures des Faux-Monnayeurs*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 119-128

La présence de l'aphorisme dans *Les Faux-Monnayeurs* peut surprendre le lecteur, du *Journal des Faux-Monnayeurs* en particulier, pour au moins trois raisons. Celles-ci tiennent en apparence à l'esthétique romanesque de Gide, mais participent plus profondément d'une éthique de l'écrivain, conformément à l'idée par lui défendue, que « les règles de la morale et de l'esthétique sont les mêmes<sup>1</sup> ». D'un point de vue stylistique, Gide réclame pour son roman ce que Roland Barthes appellera plus tard le « degré zéro de l'écriture » :

le style des *Faux-Monnayeurs* ne doit présenter aucun intérêt de surface, aucune saillie. Tout doit être dit de la manière la plus plate, celle qui fera dire à certains jongleurs : que trouvez-vous à admirer là-dedans<sup>2</sup> ?

Or l'aphorisme, forme brève, gnomique, à la rhétorique volontiers travaillée (en témoigne la fréquente présence des figures de style dans ces énoncés), est précisément... une forme remarquable et a, de fait, souvent été remarquée<sup>3</sup>. D'un point de vue éthique, l'exigence de rationalité du romancier<sup>4</sup> se heurte au constat de l'illégitimité de toute maxime, du fait de sa réversibilité fondamentale :

Il n'y a guère de « règles de vie », dont on ne puisse se dire qu'il y aurait plus de sagesse à en prendre le contre-pied, qu'à les suivre<sup>5</sup>.

Corollaire de ce constat, celui de la subjectivité de toute vérité générale (énoncé dans l'œuvre elle-même par le personnage de Bernard<sup>6</sup>) engendre une remarque d'ordre esthétique cette fois, qui prend la forme d'un avertissement au lecteur dans le *Journal des Faux-Monnayeurs* :

Ce n'est point tant en apportant la solution de certains problèmes, que je puis rendre un réel service au lecteur ; mais bien en le forçant à réfléchir lui-même sur ces problèmes dont je n'admets guère qu'il puisse y avoir d'autre solution que particulière et personnelle<sup>7</sup>.

Cette déclaration d'intention est en effet aussi une manière de prévenir toute lecture moraliste ou prescriptive de l'aphorisme. La forme aphoristique ne serait-elle dès lors présente et présentée, dans *Les Faux-Monnayeurs* (roman d'apprentissage autant que « roman du roman<sup>8</sup> »), que comme un contre-modèle, un repoussoir, tant pour la pensée et pour l'écriture que pour la lecture ? Ce serait oublier que dans cette œuvre, les aphorismes figurent surtout dans les propos et les pensées des personnages, et que *Les Faux-Monnayeurs* sont, en dépit de

---

<sup>1</sup> *Le Traité du Narcisse*, dans *Romans et récits*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 2009, p. 174.

<sup>2</sup> *Journal des Faux-Monnayeurs*, dans *Romans et récits*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 2009, p. 550. Cette œuvre sera désormais abrégée *JFM*.

<sup>3</sup> On se reportera aux dossiers de presse de l'œuvre. Pour ne citer qu'un exemple, Jef Last, dans *Mon ami André Gide*, retiendra des *Faux-Monnayeurs* « la » formule donnée par Edouard à Bernard : « Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. » (*Bulletin des Amis d'André Gide*, n°173, janvier 2012, p. 40).

<sup>4</sup> « Du besoin de remonter toujours plus en arrière pour expliquer n'importe quel événement. Le plus petit geste exige une motivation infinie. » *JFM*, p. 536.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 557.

<sup>6</sup> « Je me disais que rien n'est bon pour tous, mais seulement par rapport à certains; que rien n'est vrai pour tous, mais seulement par rapport à qui le croit tel; qu'il n'est méthode ni théorie qui soit applicable indifféremment à chacun. » *Les Faux-Monnayeurs*, Paris, Gallimard, « folio » (édition postérieure à 1996), p. 193. Cette œuvre sera désormais abrégée *FM*.

<sup>7</sup> *JFM*, p. 527.

<sup>8</sup> Claude Martin, *Gide*, Paris, Le Seuil, « Écrivains de toujours », 1963, p. 147.

ce que leur auteur a pu dire en 1913 à Jacques Copeau, un livre « ironiqu[e] – ou critiqu[e]<sup>9</sup> ». C'est donc eu égard à un triple niveau, diégétique, narratif et romanesque, que le fonctionnement et le rôle de l'aphorisme dans *Les Faux-Monnayeurs* méritent d'être étudiés.

Encore le terme d'aphorisme appelle-t-il quelques précisions. Jamais utilisé par Gide lui-même dans *Les Faux-Monnayeurs* ni dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*, il fait ici office d'hypéronyme. L'écrivain emploie en effet, pour qualifier les énoncés brefs et gnomiques, des termes non seulement différents (on peut ainsi relever des qualificatifs objectifs, tels que « maxime<sup>10</sup> », « formule<sup>11</sup> », « sentence » – uniquement à travers l'adverbe énonciatif « sentencieusement<sup>12</sup> » –, « devise<sup>13</sup> », ou encore « réflexion<sup>14</sup> », mais aussi des termes plus subjectifs, révélant une interprétation d'ordre pragmatique, comme « règle<sup>15</sup> », « règle de vie<sup>16</sup> », « loi<sup>17</sup> » et « doctrine<sup>18</sup> »), y compris pour un même énoncé<sup>19</sup>, mais en plus, fréquemment polysémiques au sein du roman lui-même (voir le terme de « formule » par exemple, qui désigne tantôt un énoncé sentencieux<sup>20</sup>, tantôt une parole rituelle<sup>21</sup>, tantôt une expression consacrée par l'usage<sup>22</sup>). Bien plus, il serait réducteur de tenir compte des seuls énoncés sentencieux qu'un commentaire d'ordre métalinguistique permet de repérer : c'est donc en nous plaçant tout à la fois du côté de la création, de la narration, mais aussi de la réception<sup>23</sup> que nous envisagerons la question de l'aphorisme dans *Les Faux-Monnayeurs*.

### *L'aphorisme comme fausse-monnaie*

Tous les personnages des *Faux-Monnayeurs* (les plus jeunes exceptés) s'expriment, à l'écrit comme à l'oral, de manière certes plus ou moins fréquente et plus ou moins consciente, à l'aide d'aphorismes. Sans être véritablement révélateur d'un trait social (encore qu'il soit symptomatique de 'dérives professionnelles', pour les hommes de loi ou d'Église en particulier), leur emploi l'est surtout d'un certain type de comportement : l'inauthenticité. L'aphorisme apparaît en effet, dans les discours, comme un masque, une excuse, un écran, en d'autres termes, comme un obstacle plus ou moins volontaire à la révélation ou réalisation de soi<sup>24</sup>, d'autrui aussi, ce qui est perceptible à un triple niveau : eu égard à la situation

---

<sup>9</sup> « Récits, soties... il m'apparaît que je n'écrivis jusqu'aujourd'hui que des livres ironiques – ou critiques, si vous le préférez – dont sans doute voici le dernier. » « Lettre dédicatoire à Jacques Copeau », dans *Romans et récits, op. citatum*, t. I, p. 1196. Pour plus de détails sur ce point, voir Pierre Masson et Jean-Michel Wittmann, *Le roman somme d'André Gide, Les Faux-Monnayeurs*, Paris, PUF, « CNED », 2012, p. 82 et suivantes.

<sup>10</sup> *JFM*, p. 542.

<sup>11</sup> *FM*, p. 62, 340.

<sup>12</sup> *FM*, p. 31, 83, 224.

<sup>13</sup> *FM*, p. 252, 366 ; *JFM*, p. 553.

<sup>14</sup> *FM*, p. 198, mais plus sûrement p. 308, 357.

<sup>15</sup> *FM*, p. 223, 334 mais plus sûrement p. 339 ; *JFM*, p. 549.

<sup>16</sup> *FM*, p. 62, 252.

<sup>17</sup> *FM*, p. 215, 217.

<sup>18</sup> *JFM*, p. 553.

<sup>19</sup> Ainsi les mots d'ordre auxquels se soumet Bernard (« Si ce n'est toi... ») sont-ils tour à tour qualifiés de « maxime » dans le *Journal des Faux-Monnayeurs* (p. 542), de « formule » et « règle de vie » dans l'œuvre elle-même (*FM*, p. 62).

<sup>20</sup> *FM*, p. 62.

<sup>21</sup> *FM*, p. 203, 365.

<sup>22</sup> *FM*, p. 30.

<sup>23</sup> Bien que les critères définitoires puissent partiellement varier d'un lecteur à l'autre, nous nous accorderons sur une définition assez large de l'aphorisme, entendu comme énoncé bref et gnomique, proposant une réflexion sur l'homme.

<sup>24</sup> Cet aspect a été davantage développé dans notre article « 'Je ne suis pas pareil aux autres' : le 'je' gidien, entre désir de singularité et tentation de banalité », à paraître dans le *BAAG* en 2013.

d'énonciation (y compris lorsque le personnage se trouve seul), au contenu de l'énoncé, et à son inscription dans le discours. L'aphorisme est ainsi souvent une parole inopportune, inadaptée : la gêne du locuteur<sup>25</sup> (gêne qui engendre régulièrement un comportement théâtral, d'où la fréquente présence de l'aphorisme dans les moments de pose<sup>26</sup>), l'exaspération ou l'inattention de l'interlocuteur, expriment généralement son impertinence :

- J'ai débattu cela toute la nuit. À quoi faire servir cette force que je sens en moi ? Comment tirer le meilleur parti de moi-même ? Est-ce en me dirigeant vers un but ? Mais ce but, comment le choisir ? Comment le connaître, aussi longtemps qu'il n'est pas atteint ?
- Vivre sans but, c'est laisser disposer de soi l'aventure.
- Je crains que vous ne me compreniez pas bien. Quand Colomb découvrit l'Amérique, savait-il vers quoi il voguait ? Son but était d'aller devant, tout droit. Son but, c'était lui, et qui le projetait devant lui-même...
- J'ai souvent pensé, interrompit Édouard, qu'en art, et en littérature en particulier, ceux-là seuls comptent qui se lancent vers l'inconnu. On ne découvre pas de terre nouvelle sans consentir à perdre de vue, d'abord et longtemps, tout rivage. Mais nos écrivains craignent le large ; ce ne sont que des côtoyeurs.
- Hier, en sortant de mon examen, continua Bernard sans l'entendre<sup>27</sup> [...].

À Bernard, en quête de conseils personnels, aussi bien qu'à Olivier, dans la même attente plus tôt dans le roman<sup>28</sup>, Édouard répond par aphorismes, substituant ainsi des réflexions générales aux réponses singulières attendues. Entravant tout à la fois la possibilité d'une communication véritable (nous sommes face à deux monologues plutôt qu'à un dialogue), et l'exercice d'une forme de maïeutique, l'aphorisme empêche Édouard de jouer pleinement son rôle de guide auprès de cette jeunesse avide, sinon d'autorités, du moins de repères, ce qui n'est pas le moindre paradoxe pour une forme considérée d'ordinaire précisément comme un discours d'autorité<sup>29</sup>. Mais c'est aussi et surtout par son contenu que l'aphorisme apparaît comme une dérobaie, dans la mesure où il exprime fréquemment une idée proche de l'impuissance, de l'incapacité et équivaut donc à un abandon, à un refus d'endosser une quelconque responsabilité, partant, d'apporter une juste réponse à l'interlocuteur :

- As-tu bien travaillé ?
- Pas mal. Mais pas si bien que j'aurais pu.
- Les bons travailleurs ont toujours le sentiment qu'ils pourraient travailler davantage, dit Édouard sentencieusement.
- Il avait dit cela malgré lui ; puis, aussitôt, avait trouvé sa phrase ridicule.
- Fais-tu toujours des vers ?
- De temps en temps... J'aurais grand besoin de conseils. Il levait les yeux vers Édouard ; c'est "de vos conseils" qu'il voulait dire ; "de tes conseils". Et le regard, à défaut de la voix, le disait si bien qu'Édouard crut qu'il disait cela par déférence ou par gentillesse. Mais quel besoin eut-il de répondre, et avec tant de brusquerie :
- Oh ! les conseils, il faut savoir se les donner à soi-même ou les chercher auprès de camarades ; ceux des aînés ne valent rien<sup>30</sup>.

Dans cet exemple, la dérobaie est double : non seulement les aphorismes viennent se substituer à une réponse personnelle, mais en plus, ils ne font qu'affirmer la vanité de la demande implicite ou explicite de repères formulée par Olivier (pour la durée du travail, pour la pratique poétique). Et les exemples sont nombreux dans l'œuvre :

---

<sup>25</sup> *FM*, p. 83.

<sup>26</sup> *FM*, p. 13, 31.

<sup>27</sup> *FM*, p. 338.

<sup>28</sup> Voir l'exemple suivant.

<sup>29</sup> Pour paraphraser le titre de l'ouvrage de Charlotte Schapira, *La maxime et le discours d'autorité*, Paris, Sedes, 1997.

<sup>30</sup> *FM*, p. 83.

Ne pas savoir qui est son père, c'est ça qui guérit de la peur de lui ressembler<sup>31</sup>.

[...] la meilleure éducation du monde ne prévalait pas contre les mauvais instincts<sup>32</sup>.

Car que sert d'interdire ce qu'on ne peut pas empêcher? Les livres qu'on lui défend de lire, l'enfant les lit en cachette<sup>33</sup>.

On le voit dans le premier de ces exemples : c'est aussi vis-à-vis de soi-même que l'aphorisme peut constituer un masque. Bernard, en se réfugiant dans une éthique de l'ignorance, refuse de s'avouer la blessure causée par la nouvelle de sa bâtardise et le besoin d'une autorité paternelle pour se (re)construire. Plus précisément encore, c'est la manière dont ce type d'aphorisme s'inscrit grammaticalement dans le discours du personnage qui est révélatrice du fait qu'il constitue un déjà-pensé sur lequel le personnage s'appuie pour agir, qu'il convoque opportunément pour légitimer son comportement, encore que le lien causal soit plus ou moins explicite suivant les cas, du double point à la conjonction de coordination<sup>34</sup> en passant par l'asyndète expressive<sup>35</sup>. Cette inauthenticité de l'aphorisme ne semble donc *in fine* pas tant liée à un certain type de sujet (les aphorismes bibliques en particulier), comme il pouvait y paraître dans un premier temps, ni même à un certain type de locuteur (les êtres proches de la loi, qu'elle soit judiciaire ou divine<sup>36</sup>), qu'à l'intention qui motive son énonciation.

L'aphorisme peut donc se révéler être, dans *Les Faux-Monnayeurs*, une fausse-monnaie supplémentaire, soit parce que le locuteur (se) trompe sur sa véritable valeur<sup>37</sup>, soit parce qu'il constitue une forme de substitution (par rapport à la forme langagière, généralement personnelle, attendue). Indésirable dans cette perspective diégétique, il est pourtant essentiel à un niveau tant éthique qu'esthétique : le narrateur et les personnages eux-mêmes ne cessent en effet d'affirmer l'impérieuse nécessité de sa présence, faute de quoi, leurs actions, partant, l'œuvre elle-même, seraient « sans valeur »<sup>38</sup>.

### *L'aphorisme, une loi dans un genre « lawless » ?*

---

<sup>31</sup> *FM*, p. 13.

<sup>32</sup> *FM*, p. 21.

<sup>33</sup> *FM*, p. 21.

<sup>34</sup> *FM*, p. 21 : « il [Profitendieu] ne se faisait pas d'illusion : *la meilleure éducation du monde ne prévalait pas contre les mauvais instincts* ; Dieu merci, ses enfants n'avaient pas de mauvais instincts, non plus que les enfants de Molinier sans doute ; aussi se garaient-ils d'eux-mêmes des mauvaises fréquentations et des mauvaises lectures. *Car que sert d'interdire ce qu'on ne peut pas empêcher? Les livres qu'on lui défend de lire, l'enfant les lit en cachette.* » Nous soulignons.

<sup>35</sup> *FM*, p. 14 : « Ce qu'il y avait de beau dans notre amitié [pense Bernard], c'est que, jusqu'à présent, nous ne nous étions jamais servis l'un de l'autre. Bah! *un service amusant à rendre ne saurait être ennuyeux à demander.* » Nous soulignons.

<sup>36</sup> Quasi systématique dans les propos tenus par Oscar Molinier (au prénom vraisemblablement parodique de l'illustre auteur anglais, dont le goût pour les aphorismes était bien connu) et Albéric Profitendieu, au point de susciter la lassitude de leur entourage, l'aphorisme est, chez ces personnages qui ne parviennent pas à quitter dans la vie quotidienne leur costume de juge ou procureur, un véritable pli de pensée. De même chez Azaïs, Vedel et même La Pérouse, amenés, par leur profession de pasteur, prédicateur ou professeur, à employer fréquemment les formules gnomoniques.

<sup>37</sup> Il conviendrait d'évoquer encore le cas particulier de l'emprunt non signalé. Voir l'exemple d'Olivier ou de Passavant, *FM* p. 255.

<sup>38</sup> Le narrateur : « ils sont sans lois, sans maîtres, sans scrupules; libres et spontanés, ils font le désespoir du romancier, qui n'obtient d'eux que des réactions sans valeur. » (*FM*, p. 217) Bernard : « C'est alors que je me suis demandé comment établir une règle, puisque je n'acceptais pas de vivre sans règle, et que cette règle je ne l'acceptais pas d'autrui. » (*FM*, p. 339).

<sup>39</sup> *FM*, p. 182.

Car l'aphorisme apparaît surtout, dans le roman, comme une loi à laquelle pourraient se résumer le comportement d'un personnage, comme l'écriture de l'œuvre elle-même : c'est l'exemple déjà cité de Bernard réclamant pour soi « une règle<sup>40</sup> », mais aussi le dévoilement par l'auteur, dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*, de la « règle [du] jeu<sup>41</sup> » qui a présidé à l'écriture du roman : « *Ne jamais profiter de l'élan acquis*<sup>42</sup>. »

Tous les personnages paraissent en effet en quête d'une formule. Celle-ci est pour eux garante d'une cohérence (pour Bernard dans la citation déjà mentionnée), d'une assurance (tel Olivier face à Bernard, dans l'exposé de son point de vue sur le sujet d'examen de son ami), d'une identité (pour Boris, désireux de faire partie d'un groupe). Il se dégage cependant de la diégèse une véritable éthique de la formule, qui est d'ailleurs simultanément une esthétique. Ainsi l'aphorisme se doit-il d'être une création individuelle. Il ne saurait, sous peine de perdre sa valeur, être imposé par autrui, comme le suggère l'échange suivant entre Bernard et Edouard :

C'est alors que je me suis demandé comment établir une règle, puisque je n'acceptais pas de vivre sans règle, et que cette règle je ne l'acceptais pas d'autrui.

— La réponse me paraît simple: c'est de trouver cette règle en soi-même; d'avoir pour but le développement de soi<sup>43</sup>.

L'aphorisme, tant dans la diégèse des *Faux-Monnayeurs* qu'au niveau de la réception elle-même, nous y reviendrons, n'a donc rien de la prétention universalisante de la maxime classique, bien au contraire, ainsi que le constate à juste titre Bernard : « Je me disais que rien n'est bon pour tous, mais seulement par rapport à certains; que rien n'est vrai pour tous, mais seulement par rapport à qui le croit tel<sup>44</sup> [...] ». D'ailleurs, les personnages tentant de se conformer aux mots d'ordre qu'on leur propose (ou impose, indirectement ?), échouent : la formule qu'Edouard soumet à Bernard, « Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant<sup>45</sup> », rappelle de manière ironique que la montée de Bernard jusqu'à Saas-Fée aux côtés d'Edouard l'a conduit dans une impasse ; quant à Boris, cherchant par tous les moyens à intégrer la confrérie des Hommes Forts, il perd la vie en prenant au pied de la lettre leur devise « L'homme fort ne tient pas à la vie<sup>46</sup> ». Cette éthique vaut aussi dans une perspective plus politique, car derrière l'aphorisme, c'est le slogan, le mot d'ordre partisan qui est visé :

Quand il eut achevé de développer ce thème, un autre orateur prit sa place et commença par l'approuver, puis s'éleva contre le présomptueux qui prétend vivre sans doctrine, ou se guider lui-même et d'après ses propres clartés<sup>47</sup>.

Il est en ce sens révélateur que, dans la justification que donne Bernard à Edouard de son refus de signer lors du meeting politique auquel il a assisté, la dernière raison invoquée, qui apparaît rétrospectivement comme la plus importante, soit précisément celle de son refus de se soumettre à une « règle<sup>48</sup> » qu'on lui aurait imposée. La formule ne doit pas être synonyme d'enfermement de la pensée, mais constituer au contraire l'indice de sa liberté.

Et, suivant le principe rappelé précédemment, cette éthique de l'aphorisme est simultanément une esthétique, le lecteur ne devant pas, à l'exemple du personnage dans

---

<sup>40</sup> *FM*, p. 339.

<sup>41</sup> *JFM*, p. 549.

<sup>42</sup> *Ibid.* Gide souligne.

<sup>43</sup> *FM*, p. 339.

<sup>44</sup> *FM*, p. 193.

<sup>45</sup> *FM*, p. 340.

<sup>46</sup> *FM*, p. 366.

<sup>47</sup> *FM*, p. 333.

<sup>48</sup> *FM*, p. 339.

l'œuvre, reprendre pour lui-même une formule qu'on lui aurait soumise, encore moins en faire une lecture littérale, comme ce fut le cas de Bernard et Boris dans le roman. C'est ainsi que la mise en garde du *Journal des Faux-Monnayeurs* déjà citée<sup>49</sup> peut se lire comme le refus, de la part de l'auteur, d'une lecture prescriptive des aphorismes de son œuvre. Leur fonction, à l'instar des formules des autres personnages dans l'œuvre elle-même, est surtout réflexive : elles entendent aider le lecteur à trouver les siennes.

L'esthétique de l'aphorisme qui se dégage semble dès lors s'apparenter à une véritable redéfinition du genre. En effet, en refusant de conférer, sur le plan éthique comme esthétique, une dimension universelle à l'aphorisme, Gide se place dans une perspective inverse à celle des moralistes classiques, dont les maximes entendaient incarner un universel, et auxquelles ils assignaient une fonction principalement argumentative. Pourtant, la présence de ces moralistes dans le roman, à un double titre puisqu'ils figurent dans la diégèse comme référence de lecture (Gide ayant prêté à Edouard, son propre goût pour l'œuvre des *Maximes*) mais aussi dans le péri-texte, en épigraphes de parties, chapitres, ou lettres, souligne que la position de Gide par rapport à cette écriture est plus complexe qu'il n'y paraît, et qu'il a souhaité non seulement questionner le lien entre écriture romanesque et écriture aphoristique<sup>50</sup>, s'interroger sur le statut des idées dans une œuvre de fiction, mais aussi proposer, de manière spéculaire, une réflexion sur la lecture même de l'aphorisme.

### (A)moralisme ?

Une première lecture, un peu rapide et naïve, tendrait ainsi sans doute à conclure à la dimension moraliste des aphorismes de l'œuvre, en s'appuyant sur le constat de la reprise, par les aphorismes d'Edouard et du narrateur en particulier, d'un certain nombre de lieux communs de la pensée des moralistes classiques (l'importance des fausses croyances<sup>51</sup>, la dichotomie apparence/réalité<sup>52</sup>, le règne des passions<sup>53</sup>, l'impuissance de l'homme à maîtriser la portée de ses actes<sup>54</sup>...), partant d'un certain pessimisme<sup>55</sup>, sur l'analyse du style de ces aphorismes, visiblement largement redevable à celui des maximes classiques (pour l'usage massif de structures binaires, de corrélations, de paradoxes par exemple), enfin et surtout, sur la déclaration de Gide lui-même dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*<sup>56</sup>, qui, par son vœu de faire œuvre d'actualité perpétuelle, semble faire écho au souhait d'intemporalité du moraliste classique.

---

<sup>49</sup> Voir la citation correspondant à la note 7.

<sup>50</sup> L'édition originale du *Journal des Faux-Monnayeurs* de 1927 laisse penser que la maxime constituait un genre pour Gide, au même titre que le roman, puisque le terme figurait au sein de la longue énumération des genres parvenus à une « grande pureté » (*JFM*, p. 543), contrairement aux éditions suivantes (des *Œuvres complètes* puis de la Pléiade), qui ne le reprennent pas, sans que l'on puisse véritablement interpréter cette absence (oubli ? impression de redondance par rapport à « caractères » ou « sermons » ?).

<sup>51</sup> « [...] les préjugés sont les pilotis de la civilisation. », *FM*, p. 19 ; « Bien des actes nous apparaissent répréhensibles, odieux même, simplement parce que nous n'en pénétrons pas suffisamment les motifs. », *FM*, p. 207.

<sup>52</sup> « La manière dont le monde des apparences s'impose à nous et dont nous tentons d'imposer au monde extérieur notre interprétation particulière, fait le drame de notre vie. », *FM*, p. 201.

<sup>53</sup> « [...] les passions mènent l'homme, non les idées », *FM*, p. 187.

<sup>54</sup> « Il suffit, bien souvent, de l'addition d'une quantité de petits faits très simples et très naturels chacun pris à part, pour obtenir un total monstrueux. », *FM*, p. 44.

<sup>55</sup> Dont on pourrait montrer qu'il découle, ici aussi, du style : « [...] du rassasiement des désirs peut naître, accompagnant la joie et comme s'abritant derrière elle, une sorte de désespoir. », *FM*, p. 70 ; « Quiconque aime vraiment renonce à la sincérité. » ; *FM*, p. 75.

<sup>56</sup> « « Une peinture exacte de l'état des esprits avant la guerre » - non ; quand bien même je la pourrais réussir, ce n'est point là ma tâche ; l'avenir m'intéresse plus que le passé, et plus encore ce qui n'est non plus de demain que d'hier, mais qu'en tout temps l'on puisse dire : d'aujourd'hui. », *JFM*, p. 523.

Pourtant, ce modèle moraliste ne semble exhibé que pour être mis à distance : à bien y regarder, tous les aphorismes de l'œuvre, ou presque, paraissent ironiques, les différentes ressources de l'art romanesque contribuant tour à tour à jeter un voile de suspicion sur la capacité de ces énoncés à constituer des discours de vérité. Le choix, d'abord, de déléguer presque systématiquement l'énonciation des aphorismes à ses personnages, choix qui est éminemment réfléchi comme le montre bien le *Journal des Faux-Monnayeurs*<sup>57</sup>, signale la probable distance que Gide entretient avec l'énoncé en question<sup>58</sup>, partant, avec l'énonciation aphoristique elle-même, voire avec l'écriture moraliste<sup>59</sup> : il est dès lors difficile de lire ces énoncés gnomiques dans une perspective anthropologique ou moraliste. Quelques aphorismes du narrateur se réclament pourtant de cette intention<sup>60</sup> ; cependant, leur fonction semble bien davantage pédagogique que moraliste : il s'agit de montrer au lecteur comment un personnage a été construit<sup>61</sup> (conformément à l'ambition du roman entier d'éclairer sa genèse), de lui expliquer tel trait de comportement<sup>62</sup> beaucoup plus que de lui fournir des règles morales. Une grande partie des aphorismes du narrateur possèdent encore une fonction proprement narrative (programmatisque en particulier).

Si cette délégation de la parole aphoristique semble être le signe d'une écriture qui se veut résolument amoraliste, il convient toutefois de remarquer que la liberté d'appréciation de ces énoncés gnomiques n'est pas aussi étendue que l'annonce Gide dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*<sup>63</sup> : la narration vient fréquemment orienter leur réception, par des commentaires dépréciatifs ou par les choix narratifs opérés. Un art consommé (mais combien explicite !) de l'ellipse permet ainsi au narrateur de suggérer le peu d'intérêt de certains aphorismes sur le plan tout à la fois informatif et éthique, puisque tels semblent être ses critères :

— Et c'est là ce qu'à Paris on appelle de l'esprit, dit Lilian qui les avait rejoints. Faites attention, Robert: il n'y a rien qui fane plus vite!

— Rassurez-vous, ma chère: les mots ne se fanent que quand on les imprime!

Ils prirent place dans l'auto, qui les emmena. Comme leur conversation continua d'être très spirituelle, il est inutile que je la rapporte ici<sup>64</sup>.

Les aphorismes bibliques et les mots d'esprits sans dimension éthique semblent ainsi fustigés. Ailleurs, ce sont des commentaires dépréciatifs qui amènent le narrateur à refuser à certains aphorismes prononcés par les personnages une quelconque pertinence et un statut potentiel de vérité. Ainsi, dans le chapitre où « l'auteur juge ses personnages », par les jugements positifs ou négatifs qu'il porte sur ceux-ci, le narrateur tend à conférer, ou non, à leurs principes une valeur. L'appréciation de la pertinence des aphorismes a donc de grandes chances de varier d'une lecture à l'autre : le lecteur se montrera vraisemblablement plus méfiant envers les assertions d'Edouard lors d'une relecture, dans la mesure où il sait qu'elles seront assimilées à des « sophismes<sup>65</sup> » par le narrateur plus loin. Bien que le lecteur soit *in fine* libre d'accorder ou non crédit aux avis du narrateur (de la même manière qu'il est libre, également, de suivre l'autre modèle de lecture aphoristique fourni, en abyme, par Edouard, qui, par sa lecture des

<sup>57</sup> Voir p. 522, 549 et 553 les délégations d'énoncés aphoristiques à Edouard.

<sup>58</sup> Distance qu'il concède d'ailleurs lui-même. Voir *JFM*, p. 544.

<sup>59</sup> C'est ce que laisse penser cet aphorisme du *Journal des Faux-Monnayeurs* : « Ne jamais exposer d'idées qu'en fonction des tempéraments et des caractères. » (p. 522).

<sup>60</sup> *FM*, p. 142 : « À bien examiner l'évolution du caractère de Vincent dans cette intrigue, j'y distingue divers stades, que je veux indiquer, pour l'édification du lecteur [...]. » Voir la suite p. 142-143.

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> *FM*, p. 182.

<sup>63</sup> « Puis, mon livre achevé, je tire la barre, et laisse au lecteur le soin de l'opération ; addition, soustraction, peu importe : j'estime que ce n'est pas à moi de la faire. », *JFM*, p. 557.

<sup>64</sup> *FM*, p. 147. Voir encore *FM*, p. 31.

<sup>65</sup> *FM*, p. 215.



*Maximes* de La Rochefoucauld, offre le modèle inverse d'une liberté d'interprétation, partant, d'une véracité potentiellement plurielle de l'aphorisme), le fait que Gide indique qu'il n'écrit « que pour être relu<sup>66</sup> » invite à se demander dans quelle mesure il n'existe pas, de manière sous-jacente, un certain discours moralisateur porté par les 'bons aphorismes'. Et c'est là l'ambivalence fondamentale de l'écriture aphoristique gidienne, dans *Les Faux-Monnayeurs* en particulier : attentif à proposer des pistes de réflexion diverses, l'auteur ne peut pourtant s'empêcher d'orienter sensiblement le lecteur, non certes vers de fermes conclusions, mais vers des « morales provisoires », soucieux qu'il est de le faire réfléchir, comme il le dit bien lui-même<sup>67</sup>, mais aussi de l'élever, rejoignant par là ce qui fut sans doute la plus constante et profonde préoccupation des moralistes, au sens le plus noble du terme.

Stéphanie BERTRAND  
Université de Lorraine, Centre Ecritures EA 3943

---

<sup>66</sup> *JFM*, p. 536.

<sup>67</sup> *JFM*, p. 557.